

par la misère, et des petits enfants abandonnés, lorsque tu m'as démontré toutes ces iniquités humaines, toi Juif, tu les eusses combattues au nom de Moïse, que je t'aurais suivi au nom du Christ; et nous eussions combattu pour la même cause et au nom du même Dieu, car notre maître et le vôtre a dit que nous sommes tous frères, et que le moment viendra où il n'y aura sur la terre qu'un troupeau et un pasteur. Je dirai plus, j'ai regretté de ne pas posséder la puissance de Kasimir, pour réaliser tes vœux qu'il a pris pour des rêves. Et cependant aujourd'hui, je crois que tu avais tort et que Kasimir avait raison. Lorsque tu m'auras entendu, tu en conviendras toi-même.

— J'écoute, parle.

— Le retentissement des fêtes et réjouissances à Krakovie est venu jusqu'à toi?

— Oui. Et j'ai pensé aux brebis jouant

follement au milieu des prairies riantes, sans se douter que le lendemain on doit les conduire au boucher.

— Oh! mon ami! ne t'abandonne pas à cette misanthropie qui te fait voir tous les objets sous les couleurs les plus sombres. Prête-moi attention; ce que je vais te dire ne s'était pas vu encore en Pologne.

— Qu'est-ce donc?

— Quatre puissants monarques et plusieurs princes d'Europe, attirés par la gloire de Kasimir, sont venus à Krakovie honorer celui qui fait l'admiration du monde entier. Le fier empereur Charles IV, Louis, devenu roi de Hongrie par la mort de son père, Valdemar roi de Danemarck, Pierre roi de Chypre et enfin Pierre légat du pape Urbain V, et Otton prince de Bavière, tous entourés de leurs comtes et barons, sont

venus visiter la capitale de la Pologne. Ils restent étonnés de la puissance de Kasimir et de la prospérité du pays. Ils croyaient trouver au bord de la Vistule des huttes grossières, des terrains incultes et des mœurs sauvages; ils voient des villes magnifiques, de riches palais, des champs féconds et de riants jardins. Le mouvement de la population livrée à l'industrie excite leur curiosité; ils regardent avec admiration les manufactures de draps qui surpassent celles de Bruxelles, et les manufactures de toiles qui l'emportent sur celles de Magdebourg. Kasimir, comme s'il voulait leur donner exemple, s'inquiète des ouvriers et des paysans, et traite les bourgeois avec autant d'égards que la noblesse. Dernièrement, un simple bourgeois de Krakovie a demandé au roi et ses hôtes d'accepter un banquet modeste dans sa maison; Kasimir y a consenti, et les

princes d'Europe, en souriant, ont promis de se rendre à son invitation, curieux de voir un manant recevoir les plus puissants monarques de la terre. Le bourgeois a fait honneur à la capitale de Kasimir. Non-seulement il a ébloui les princes par son luxe et sa magnificence, et les a étonnés par sa politesse et son bon goût, mais encore il leur a fait de magnifiques cadeaux. Au dessert, selon l'usage, on a apporté des vases remplis de pièces de monnaie en souvenir de la fête; ils contenaient plus de cent mille pièces d'or, que les têtes couronnées ne rougirent pas d'accepter d'un simple habitant de Krakovie. Kasimir fut content, et les princes étrangers le félicitèrent de régner sur un peuple aussi riche et aussi généreux (*).

Le roi de Hongrie était sur le point de dé-

(*) Les chroniqueurs nous ont conservé son nom, il s'appelait *Wierzynek*.



clarer la guerre à l'empereur Charles. Par l'intervention de Kasimir, la paix a été conclue, et tous ces princes, réunis par son esprit conciliateur, mettant de côté leurs différends, se sont juré amitié et secours mutuel. Afin de consolider cette alliance, l'empereur a demandé en mariage la petite-fille de Kasimir. Tout ce bruit de cloches et de fanfares qui a retenti jusqu'à toi annonce, au peuple qui en pleure de joie, que les guerres entre l'Empire et la Pologne cessent à jamais, et que l'union d'Élisabeth, princesse de Poméranie, petite-fille de Kasimir, avec l'empereur Charles V, en est une garantie solennelle.

Eh bien, n'est-il pas vrai que Kasimir, par son exemple durant la paix, arrive au même résultat que tu voulais obtenir par la guerre. Le pape même, renonçant à la politique de son prédécesseur, approuve la conduite de Kasimir; son légat accompagne par-

tout le roi, en lui protestant de son attachement, et des sentiments bienveillants de Sa Sainteté. Ben-Joseph, je t'en conjure, reviens parmi nous, reprends-toi à vivre, jouis avec tes frères de la paix et de la prospérité générales. Fais choix d'une épouse aimante et aimée; sois heureux comme tu m'as fait heureux, en me rendant ma bonne Maria.»

Ben-Joseph fut touché de ces paroles; car elles venaient du cœur, et il apercevait même une larme dans les yeux de son ami. Aussi, pour la première fois, il s'expliqua plus longuement avec Grégoire, dont la touchante amitié avait droit à toute sa sincérité

— Grégoire, ne me prends pas pour un enfant qui boude, ou pour un ambitieux qui rougit de montrer son front lorsqu'il n'a pas été couronné de succès. Il n'y a rien à faire, rien à espérer pour le moment. Il faudra attendre des siècles pour obtenir le résultat

que Kasimir pouvait obtenir en quelques années.

« Tu applaudis à la réunion des monarques qui se sont donné rendez-vous à Krakovie, parce qu'ennuyés de ne visiter que le Midi, ils ont été bien aises de venir contempler les bords de la Vistule et les cimes des Carpathes. Mais penses-tu, pour cela, qu'à son retour à Prague, l'empereur Charles forcera ses barons à affranchir leurs serfs; penses-tu que les rois de Hongrie, de Chypre et de Danemarck, animés par l'exemple de Kasimir, effaceront dans leurs propres états la misère, l'oppression et l'intolérance? Non, tu ne le crois pas. Oh! sois-en convaincu, les barons allemands jouiront de leurs privilèges à l'avenir comme par le passé, et continueront à faire éventrer leurs serfs pour se réchauffer les pieds dans leurs entrailles fumantes, et à déshonorer leurs filles qu'ils

feront ensuite épouser à leurs valets, et tout cela au nom du Dieu chrétien.

« Tu me dis qu'Urbain V admire autant Kasimir qu'Innocent VI le détestait, et que Pierre, son légat, est aussi prévenant que le nonce de son prédécesseur était insolent. Que penserais-tu de deux brigands, dont l'un accoste les passants en leur demandant la bourse ou la vie, et l'autre en leur souriant, les complimentant, leur indiquant le chemin, jusqu'à ce qu'il les fasse tomber dans les pièges de ses complices? Ne préfères-tu pas le premier au dernier? C'était le prêtre insolent d'hier qui ne savait cacher ni son avarice, ni son ambition, ni ses exigences; le brigand astucieux, c'est le prêtre d'aujourd'hui qui, ne pouvant vaincre Kasimir par la force, le flatte et le cajole pour s'emparer de son âme, et regagner par l'hypocrisie

ce que les autres avaient perdu par la franchise.

« Tu me vantes la prospérité de la Pologne, ses villes, ses manufactures qui s'élèvent, son commerce qui s'agrandit. Que dirais-tu d'un homme bâtissant et plantant aux alentours d'une rivière qui déborde chaque année, et à côté d'une forêt remplie de bêtes féroces? Aurait-il raison de se réjouir de la fertilité de ses champs, de la beauté de ses troupeaux, tandis qu'à chaque heure il serait menacé de perdre le fruit de ses sueurs par le ravage des eaux, par l'invasion des loups et des ours? C'est l'image de la prospérité passagère de la Pologne entourée de tous côtés de peuplades barbares et de voisins rapaces; ses richesses ne font qu'exciter leur cupidité. Pour qu'une nation puisse jouir en paix du fruit de ses travaux et de la sagesse de ses lois, il faut qu'elle soit environnée par

d'autres nations également libres et heureuses, sinon elle ne cessera d'être en butte aux agressions de ses voisins jaloux.

» Grégoire, si tu savais lire dans les cœurs, tu verrais que ces monarques, qui, durant le jour, feignent d'admirer le règne de Kasimir, pendant la nuit combinent les moyens de diminuer sa puissance et appauvrir ses états, et qu'en lui jurant une paix éternelle ils n'attendent qu'une occasion favorable pour lui déclarer une guerre acharnée.

» Laisse-moi à ma solitude, Grégoire; oublie un ami que tu ne peux consoler, et dont la vue empoisonne tes espérances et renverse tes illusions. Tu peux, tu dois être heureux, car tu aimes et tu es aimé. Mais moi, il ne me reste d'amour que le monde que je voulais régénérer. Laisse-moi porter le deuil, car il est condamné, condamné pour longtemps.

— Tu ne crois donc pas à la durée de tout ceci ?

— Non, je n'y crois pas. Verra qui vivra.

— Tu crains la mort de Kasimir; tu crains qu'un successeur indolent ne brise les efforts d'un prince juste et sage. Eh bien! rassure-toi; la Providence veille sur la Pologne: Esterka est enceinte; Kasimir ne mourra pas sans héritier.

— Elle est enceinte!

— Dans trois jours on attend sa délivrance.

— Trois jours!

— Les médecins ont assuré qu'avant dimanche le roi pourra embrasser son enfant, héritier de la couronne.

— Héritier de la couronne! répéta Ben-Joseph avec un sourire amer. Héritier de la couronne!

Et il ajouta en serrant la main de Grégoire :

— Ami, le dénouement approche. La naissance d'un enfant de Kasimir et d'Esterka décidera qui avait raison de celui qui, en repos, a voulu jouir du trône, ou de celui qui, par la guerre, voulait assurer le bonheur de tous et la paix éternelle.